

## Mal-être en Prismacolor

Camille Toffoli

Number 312, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81524ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Toffoli, C. (2016). Review of [Mal-être en Prismacolor]. *Liberté*, (312), 53–53.

## Mal-être en Prismacolor

Même en pleine nature, échappe-t-on à la toxicité du monde ?

CAMILLE TOFFOLI

**D**ANS le dernier roman graphique de Julie Delporte, *Je vois des antennes partout*, une jeune femme qui se dit atteinte d'une maladie non reconnue par la médecine, l'intolérance aux ondes électromagnétiques, cherche désespérément une solution à ses migraines chroniques et à l'angoisse que celles-ci suscitent, une « vie pour elle » sans ordinateur ni cellulaire. Malgré cette prémisse laissant présager un discours moralisateur sur les effets aliénants de la vie urbaine et du développement technologique, Delporte évite l'enthousiasme aveugle du retour à la terre et propose plutôt une série

de fragments introspectifs, des pensées et des anecdotes tout en nuances autour des thèmes de la dépression et de l'isolement. La narratrice raconte ses balades en forêts, puis son séjour sur une ferme écologique du Jura où les humains et les moutons cohabitent en harmonie, mais évoque aussi ses ruptures amoureuses et la détresse qui s'ensuit, ses visites chez le médecin et les prescriptions d'antidépresseurs qui ne parviennent pas à atténuer son mal-être, le scepticisme et l'incompréhension de ses proches devant sa pathologie insuïtée.

Le style naïf, presque enfantin de l'auteure contraste avec

la gravité de son propos, et les illustrations minimalistes, parfois même abstraites – des corps aux contours approximatifs, des visages aux traits à peine esquissés, des paysages où les feuilles des arbres se confondent avec le ciel –, traduisent une douleur sourde, un malaise diffus et incommunicable. Presque exclusivement réalisé aux crayons de couleur, le livre de Delporte refuse autant les lignes franches que les points de vue tranchés. La candeur qui se dégage de certains dessins d'animaux et des commentaires sur la « sagesse des arbres » est contredite par des remarques prosaïques sur le poids inconfortable des sacs de randonnée et des réflexions sur la difficulté de quitter un mode de vie urbain pour une étudiante en lettres qui n'a « jamais appris à enfoncer un clou ». Car si la narratrice relate avec un certain lyrisme les excursions bucoliques qui parviennent momentanément à apaiser ses malaises physiques et à rendre sa solitude plus tolérable, si

elle trouve dans les écrits de Thoreau une certaine source d'inspiration, elle demeure sceptique quant au potentiel salvateur d'une communion avec

**JULIE DELPORTE**  
*Je vois des antennes partout*  
Pow Pow, 2015, 120 p.

la nature. Elle ne trouve, finalement, d'issue à son mal-être qu'à travers sa mise en image dans un carnet de dessin.

« Je ne connais pas le nom des arbres, ni celui des fleurs, des plantes, des nuages. Ai-je seulement le droit de vivre là? », se demande-t-elle sans jamais fournir de réponse univoque. C'est notamment dans cette réflexion – déployée en filigrane au fil des différents chapitres – sur la difficulté, voire l'impossibilité de rejeter le monde urbain pour adopter un mode de vie rural que résident à la fois la dimension critique et l'originalité du propos de l'œuvre. **L**

## Comme dans le temps

Marc Séguin, entre le Nord et le cliché.

DAVID BÉLANGER

**L** EST fascinant, l'aller-retour qui cadence *Nord Alice* de Marc Séguin. On pourrait dire, trop facilement, que c'est celui entre le narrateur, occidental, et le Nord de son exil, à Kuujuaq, mais on simplifierait trop les choses. Entre les ancêtres du protagoniste et son présent nauséeux? Entre Alice, femme du Nord habitant New York, et le narrateur, Québécois égaré sur les routes nordiques? En fait, sur les rythmes mièvres d'une romance, avec le ton éploré qu'on reconnaît aux récits de peine d'amour, *Nord Alice* place

dos à dos ce qu'on appelle parfois – faute de mieux – la civilisation moderne et l'ancien monde, pétri de valeurs traditionnelles. Et l'affrontement semble joué d'avance : le *gros bon sens* gagnera toujours contre les *positions de principes*, comme le monde ancien, si vrai, si tangible, ne peut que vaincre notre triste ère du virtuel.

Le narrateur et Alice s'aimaient, à New York. Puis leur histoire s'est terminée. Il part à Kuujuaq, comme urgentiste ; elle reste à New York : « On avait échangé nos territoires ». En effet, Alice était « à

moitié inuite par sa mère ». En ce sens, elle « était le moment présent », nous dit le narrateur. « Quand elle mangeait de la viande de phoque crue, avec un couteau pour seul ustensile et la bouche ensanglantée, elle ne le faisait pas par romantisme, mais parce qu'elle aimait vraiment ça. » Alice, authentique, fait contraste avec les femmes virtuelles du porno que le narrateur consomme tous les jours. De même, le rapport concret qu'Alice entretient avec le réel montre la fuite en avant constante dans laquelle est enfermé le narrateur.

Mais ça ne peut s'arrêter en si bon chemin : cette opposition est dédoublée grâce au récit, en filigrane, des ancêtres du protagoniste, ces hommes partis avec la ruée vers l'or, « des hommes en réalité très tendres. Engagés d'affection amoureuse. Tous. Simples et francs. Loin des clichés ». Dans ce monde ancien,

on se bat pour l'honneur d'une femme, chose sacrée, et si d'aventure on tue l'adversaire, on pourra dire que c'était pour

**MARC SÉGUIN**  
*Nord Alice*  
Leméac, 2015, 256 p.

la bonne cause. Dans ce récit d'ancêtres, en fait, de façon entêtante, on inflige la peine de mort, sans égard pour un procès, une vraie défense, une vraie justice. *Le gros bon sens* ici aussi sait reconnaître le vil homme.

« Les mots écrits compliquent la patente », lance Alice, racontant son peuple. C'est vrai que se dégage de *Nord Alice* ce parfum du passé où tout était simple, sans lettres, sans études, juste l'émotion qui faisait tomber les têtes et se gonfler les cœurs. On appelle ça la nostalgie, nappée ici d'une crème de bons sentiments. **L**